

Prix ATLAS des lycéens 2024 | Traduire le dialogue¹

Texte en italien proposé par Béatrice Didiot-Martinotti

L'extrait que nous vous proposons de traduire est tiré du roman de Giovanna Giordano, *Il profumo della libertà*, paru aux éditions Mondadori en 2021. Ce livre raconte l'histoire d'un jeune Sicilien, Antonio, qui, en 1923, alors que le souvenir de la Première Guerre mondiale est encore vif, décide de satisfaire son désir le plus cher — et vieux comme le monde — : partir découvrir d'autres horizons et multiplier tant les rencontres que les expériences en s'embarquant pour l'Amérique, « pays de la liberté ».

Son projet se heurtera à bien des obstacles, dont Antonio, doux rêveur, ne viendra à bout qu'en apprenant à se montrer aussi rusé et endurant qu'Ulysse. Son voyage, tenant de l'épopée, sera très haut en couleurs : il rencontrera des personnes de bien des pays et conditions, découvrira des terres réelles et imaginaires, vivra des aventures ébouriffantes, et, chemin faisant, se fera plus sage, sans jamais sacrifier ce qui compte le plus à ses yeux : la liberté. De l'Amérique, on ne saura rien, car le sujet de ce livre est le voyage.

Dans ce gros roman (458 pages), l'intrigue principale est tissée de petites histoires, si nombreuses que le lecteur pourrait se lasser si l'auteur n'avait le grand talent de le tenir en haleine. Son secret : des scènes dramatiquement bien découpées, une écriture enlevée, des images très originales et une dose constante d'humour.

Je vous invite donc à prêter une attention particulière à la manière dont Giovanna Giordano tourne le dialogue qui suit pour lui donner toute sa saveur. Tout au long de votre travail, n'hésitez pas à vous relire (comme à voix haute) pour vérifier que vos répliques, entre autres, font mouche, afin que la scène ait tout le relief voulu. Tout cela sans négliger les autres aspects de votre travail de traduction, naturellement.

Où se situe ce dialogue dans le livre ?

Au terme d'innombrables épreuves, Antonio s'apprête enfin à embarquer. Il vient de faire contrôler son billet et doit maintenant exhiber ses papiers — et sa bonne mine — pour être autorisé à quitter le pays. Voici le dialogue auquel donne lieu cette seconde formalité :

Quelques précisions de vocabulaire :

- *parrino* (sicilien) : *prete* en italien.
- *scoddittillo* (sicilien) : *scordatelo* en italien.
- *sciddicare* (sicilien) : *scivolare* en italien.
- *saccuddu* (sicilien) : sac dont les dimensions peuvent varier (dans cette histoire, Antonio garde ses provisions dans son *saccuddu*).
- *amarena* : liqueur aromatisée aux feuilles de fruit.

¹ Thème des prochaines Assises de la traduction littéraire ; cette 41^e édition aura lieu du 8 au 10 novembre 2024 à Arles.

Extrait à traduire (page 163-164) :

L'ufficiale in uniforme fascista, con manganello ai fianchi e faccia di marmo, guardò gli occhi turchesi di Antonio, lo bloccò e gli disse: «Fermati, che fai? Perché vai in America? Forse che qua nella nostra patria non servono giovani braccia per lavorare? Dimmi, cosa ti spinge? Dimmi perché te ne vai».

Antonio non ci pensò un attimo e disse: «Per la libertà».

La parola "libertà" all'ufficiale suonò come la parola "diavolo" al parrino e l'uomo diventò di pietra.

«Questo mi mancava» disse, e giù un colpo di manganello sulle mani di Antonio, che dal dolore lasciò cadere con un tonfo la valigia.

«Ah sì? E mi sai dire cosa è la libertà?» chiese con la bocca storta come quando un uomo succhia il sigaro e fatica a pronunciare le parole.

Antonio anche qua non ci pensò un attimo e con la valigia a terra e la mano dolente in tasca disse: «È come l'aria fresca, la libertà: quando c'è si respira bene ma non si vede. La libertà è come un profumo di primavera nella pancia. Senza non so vivere, signore».

L'ufficiale sembrò confuso dalla risposta ma incalzò: «Chi lasci? Cosa lasci qui? Forse dei bambini? Perché se lasci dei bambini scoddittillo. Non si lasciano i figli a questo o a quello. I figli si portano dietro come gli occhi».

«Lascio un padre, la moglie di mio padre, un fratello, una terra ricca di alberi e bellezze, amici e parenti, come tutti quelli che stanno per partire.»

«Non è detto che parti pure tu, testa di brioscia. Hai proprio la testa di una brioscia tu, larga e tonda, ti manca la panna» e provocava.

Ma Antonio era un uomo liscio che si faceva sciddicare le cose di sopra e colse l'occasione subito, al volo: «Qui vicino al porto c'è una pasticceria che fa granite di gelsi neri appena raccolti, andiamo a vedere se la mia testa è uguale a una brioscia?».

La folla fremeva e anche la mano col manganello fremeva pure lei, e vibrò ancora e con più vigore sull'altra mano di Antonio.

Il dolore volò alla testa, ma nella testa c'era anche la sua astuzia: «Lei nella mano tiene un manganello, ma qui nel saccuddu tengo dell'amarena molto dolce. Vogliamo brindare alle nostre avventure? Quella mia e quella sua».

Quell'amarena dolce e amara sciolse nodi e ragionamenti.

Così, distese le labbra e lasciato il manganello, la guardia disse: «Ma guarda, uguale all'amarena della nonna...».